

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band: 4 (1896)
Heft: 15

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I. Bibliographie française.

La France et le Grand Schisme d'Occident, *par* NOEL VALOIS, *T. I et II; Paris, A. Picard et fils 1896, 2 in-8°, 15 frs.*

Cet ouvrage est un de ceux qui épuisent leur sujet. L'auteur a consulté, dans toute l'Europe, toutes les sources de valeur, et il a déployé au bas des pages des citations très nombreuses et très précises. Il n'avance rien qu'il ne prouve, même minutieusement. C'est, je crois, le dernier mot de la question. Mais, qu'on le remarque bien, il ne s'agit ni d'une histoire du Grand Schisme de 1378 à 1425, ni d'une appréciation théologique des événements de cette période; il s'agit exclusivement des relations politiques du gouvernement français avec les papes d'Avignon, c'est-à-dire de Charles V († 1380) et de Charles VI (1380—1422), d'abord avec Clément VII (Robert de Genève, 1378—1394), ensuite avec Benoît XIII (Pierre de Lune, 1394—1424), etc.

Beaucoup d'historiens ont représenté le schisme en question comme l'œuvre de la France et le résultat des agissements politiques du roi Charles V. M. Valois démontre le contraire d'une manière péremptoire; les textes qu'il produit avec la plus complète impartialité, ne laissent rien à désirer. Il retrace l'histoire du conclave de Rome, de 1378, où Urbain VI a été nommé, au milieu d'un grand désordre, brusquement et sous l'empire de la peur; les menaces de mort formulées par le peuple de Rome contre les cardinaux qui n'éliraient pas un Italien, ont manifestement vicié l'élection. Et voulant agir libre-

ment, les mêmes électeurs ont nommé quelques mois plus tard, à Fondi, Clément VII. Charles V n'a reconnu ce dernier que lorsqu'il a eu les preuves évidentes de la nullité de l'élection d'Urbain VI, ainsi que de la validité de l'élection de Clément VII. « Nulle part on ne trouve trace d'une pression quelconque exercée par le roi soit sur les cardinaux de Rome, soit sur ceux d'Avignon... Supprimez Charles V, vous ne supprimerez ni les troubles de Rome, ni l'incertitude des droits d'Urbain, ni le mécontentement des cardinaux, ni le schisme par conséquent (I, 141—144). »

Mais, dit-on, l'intervention du duc d'Anjou, frère de Charles V, en faveur de Clément, montre clairement quelles étaient les sympathies de la France. — Ces sympathies ne sont pas à nier. Quant à la politique du roi, elle n'a pas été celle de son frère : « celle du roi, plus prudente, plus éclairée ; l'autre plus violente et plus aveugle ; la première, inspirée à un plus haut degré par le sentiment du devoir, la seconde, plus empreinte d'égoïsme. Charles V croit sincèrement avoir découvert la vérité ; Louis d'Anjou croit encore plus sûrement avoir découvert un royaume. Le roi cherche de bonne foi un remède à la situation ; le duc pêche hardiment en eau trouble. Que néanmoins il se figure être appelé à sauver l'Eglise, je n'en disconviens pas ; mais ces sortes de sauveurs spéculant sur la misère des temps font quelquefois plus de mal que de bien à la cause qu'il prétendent défendre (p. 193). »

On le voit, M. Valois est sévère envers le duc d'Anjou. Il blâme aussi le pape Clément « d'avoir eu le triste courage de sceller l'aliénation d'une partie des domaines de l'Eglise pour s'assurer la victoire sur son compétiteur. » Allusion à la bulle de Sperlonga (p. 169).

Toutefois, si la cause de Clément VII a été juste, si son élection a été valide, licite, inattaquable comme l'a cru Charles V, comme l'ont cru les très nombreux partisans de Clément VII, comment M. Valois peut-il la traiter encore de schismatique et parler du « schisme » en France, du « schisme » en Italie, etc., quand il veut désigner l'obédience de Clément VII ? Le mot « schisme » ne serait-il pas mieux appliqué à l'obédience d'Urbain VI ? Tant est fort l'usage abusif des mots, et tant est invétérée, en France, l'habitude de considérer comme schismatiques les ennemis de Rome, même lorsque c'est Rome qui

a fait le schisme! Honoré Bonet, en 1394, était moins timide et ne craignait pas, en s'adressant au roi et à l'université, de dire « l'intrus de Rome et le pape d'Avignon (II, 419). »

Au sujet du Portugal, M. Valois s'est exprimé ainsi: « Ici l'histoire du Grand Schisme n'est plus seulement à compléter ou à rectifier: elle est à faire. Les renseignements que fournissent sur le rôle religieux du roi Ferdinand de Portugal les historiens allemands, français, espagnols ou portugais se réduisent à bien peu de chose, et ce peu souvent est inexact. N'admet-on pas couramment que le Portugal est demeuré fidèle à l'obédience d'Urbain VI? C'est ce que donnent à entendre ou ce qu'affirment positivement les Rodrigo da Cunha, les Rinaldi, les Wadding, les Moroni, les Pastor, pour ne citer que les auteurs des ouvrages les plus répandus. J'ai publié naguère, d'après deux manuscrits de Rome, un document qui avait passé jusque-là inaperçu et qui montre ce qu'il faut penser de cette prétendue fidélité. De très bonne heure les Portugais commencèrent à douter de la légitimité d'Urbain VI (I, 226) », etc. Un discours prononcé le 14 juillet 1380 par l'évêque de Lisbonne, a été particulièrement caractéristique. L'évêque caractérisa sévèrement la conduite des Italiens, ce peuple chez lequel l'esprit de révolte était inné; il indiqua comme unique cause du schisme l'impatience avec laquelle cette nation supportait la domination des papes, des cardinaux et des officiers français. Puis, s'adressant au roi de France: « Il est certain, lui dit-il, que Votre Majesté royale entend pacifier et, je n'en doute pas, pacifiera la chrétienté, aujourd'hui divisée par le schisme, extirpera l'idolâtrie et fera prêcher dans tout l'univers une seule Eglise catholique. » Et l'évêque reprocha ensuite aux « misérables » Romains de « s'efforcer d'édifier une Eglise d'iniquité (p. 236). »

Selon M. Valois, la mort de Clément VII mit fin à l'alliance de la royauté française avec la papauté d'Avignon. « La France, dit-il, fut heureuse de garder pendant quelque soixantedix ans le saint-siège dans son voisinage, sinon dans sa dépendance. Elle eût aimé que cette situation se prolongeât indéfiniment. Mais ce qui flattait ses intérêts, ce qui charmait son amour-propre, ce n'était pas qu'une sorte de primat des Gaules trônât, coiffé de la tiare, sur la rive gauche du Rhône, c'était qu'Avignon fût la demeure du chef légitime de l'Eglise

universelle. A son grand désappointement, elle reconnut que Clément VII, quels que fussent ses droits, n'était et ne serait jamais que le pape d'une moitié de l'univers catholique. Dès lors, elle méprisa les avantages d'un rapprochement plus onéreux qu'utile; elle s'émut des maux qui désolaient l'Eglise, des périls qui menaçaient la foi. Peu désireuse d'accaparer plus longtemps les faveurs d'un souverain pontife discrédité, peu jalouse de garder le monopole d'une orthodoxie qui lui était contestée, elle mit toute son ambition à reprendre, au milieu des puissances catholiques, le rang qu'elle avait anciennement occupé. Ce n'était pas encore la fin du schisme: c'était la fin d'un genre tout particulier de gallicanisme, s'il est permis d'appeler ainsi une tendance qu'avaient les Français d'alors non pas à écarter la papauté, mais au contraire, à l'attirer, et presque à l'étouffer dans leurs bras. Ce changement d'attitude montre à quel point demeurait vivace dans les esprits le sentiment de *l'universalité de l'Eglise*. Ce n'était pas, quoi qu'on ait pu dire, la majorité des fidèles qui en était arrivée à se désintéresser du rétablissement de l'unité et à tenir des propos tels que ceux que signalent, dans une de leurs lettres, les universitaires: « Peu importe le nombre des papes, et qu'il y en ait deux ou trois, voire même dix ou douze! Chaque royaume peut bien avoir le sien. » Quel que fût le morcellement politique de l'Europe, le lien religieux qui unissait les peuples de l'Occident était encore assez fort pour résister aux rivalités des princes, aux jalousies de races et aux compétitions des souverains pontifes (II, 430). »

C'est aussi notre avis. Toutefois, nous ferons remarquer que ce sentiment de l'universalité de l'Eglise tendait à perdre de plus en plus de sa correction et de son ancienne signification, en ce sens qu'on tendait à unir de plus en plus étroitement l'universalité en question avec la papauté même, union ou plutôt confusion qui a fait dévier le catholicisme et la saine politique, en France surtout, et qui est aujourd'hui en Europe la cause principale des malaises et des troubles sociaux.

E. MICHAUD.

Histoire générale du IV^e siècle à nos jours, sous la direction de MM. LAVISSE et RAMBAUD; T. VII, le **XVIII^e siècle**, 1715—1788; Paris, Colin, 1 vol. gr. in-8^o, 1051 pages, 12 frs.

Nos lecteurs savent déjà que cette *Histoire générale* est une des œuvres les plus importantes que la science historique française ait produites en ce siècle. Ce T. VII, auquel dix-neuf spécialistes ont collaboré, est digne des précédents. On remarquera surtout les très intéressants chapitres dus à la plume de M. le professeur Rambaud, actuellement ministre de l'instruction publique, sur l'Europe au lendemain des traités d'Utrecht, sur l'Indoustan et la lutte entre Français et Anglais, sur la Russie sous les héritiers de Pierre le Grand, sur la Russie, la Pologne, la Turquie et la Suède, de 1762 à 1774.

Au point de vue de cette *Revue*, ce qui nous intéresse surtout, ce sont les pages relatives aux affaires religieuses et ecclésiastiques. Signalons d'abord les simples coups de crayon jetés ça et là au cours des récits politiques, par exemple: en France, la persécution contre les protestants pendant la Régence en 1724; en Russie, la tolérance excessive de Catherine II, particulièrement en faveur des jésuites; en Pologne, la diète de Varsovie de 1767, et la guerre religieuse et sociale dans les Oukraines, où l'on compta de 50,000 à 200,000 victimes; en Angleterre, l'émeute antipapiste de 1780, etc. Puis, le chapitre XVII, qui est capital, traite du jansénisme, de la suppression des jésuites, du joséphisme et des protestants. L'auteur, M. Chénon, quoique tout imbu des idées papistes qu'il prend pour le catholicisme même, s'est efforcé d'être objectif. Son résumé des faits est méthodique, clair et intéressant.

En ce qui concerne le jansénisme, il mentionne, très rapidement, le cas de conscience de 1702, la bulle *Vineam Domini* de 1705, la bulle *Unigenitus* de 1713, la résistance des appelants, le diacre Pâris et les convulsionnaires de St-Médard, les refus de sacrements en 1752, puis ce qu'il appelle « le schisme d'Utrecht, » comme si le schisme n'avait pas été perpétré avant tout par Rome, dont les abus de pouvoir envers Pierre Kodde et envers l'Eglise d'Utrecht étaient criants. L'auteur termine ainsi son récit: « Les membres de la petite Eglise d'Utrecht affectaient de se regarder comme catholiques... Malgré de

nombreux essais de réunion, notamment sous Clément XIV, le schisme s'est perpétué jusqu'à nos jours. Il compte cinq à six mille adhérents, qui, en 1872, on fait alliance avec les vieux-catholiques (p. 821).» C'est tout! Espérons que le volume du XIX^e siècle, qui traitera du concile du Vatican et de ses suites, sera plus complet et plus impartial. Quand comprendra-t-on, en France, que l'impartialité historique la plus élémentaire exige que l'histoire des oppositions contre le système romaniste ne soit pas écrite, exclusivement du moins, par des historiens romanistes et à des points de vue romanistes?

M. Chénon a fait quelques aveux qui l'honorent et qu'il est bon de signaler. — Après avoir critiqué l'attitude « ambiguë » du cardinal de Noailles, il ajoute (p. 816): « M^{me} de Maintenon, qui avait la maladie anti-janséniste (Saint-Simon) et la manie de vouloir régenter l'Eglise avec l'aide d'un petit cénacle de prélats qu'on appelait par dérision le *concile des Gaules*, poursuivit le jansénisme partout, dans le clergé, les convents, l'administration. Poussé par elle, Louis XIV fit enregistrer la bulle *Unigenitus* au parlement, et songeait à réunir un concile national pour trancher la question lorsqu'il fut prévenu par la mort (1715). » — « La part prise par les jésuites à la condamnation de l'*Augustinus* et des *Réflexions morales*, ainsi qu'aux difficultés suscitées par les bulles *Vineam Domini* et *Unigenitus*, leur avait attiré de nouvelles inimitiés (p. 821)... Les jésuites avaient d'ailleurs donné prise sur eux. Leur ferveur primitive avait diminué. Ils s'embarrassaient trop souvent dans les affaires séculières. Dès 1741, Benoît XIV, le grand pape du XVIII^e siècle, s'était vu obligé de leur rappeler les règles canoniques et de leur interdire le commerce en général et celui des esclaves en particulier (bulle *Immensa pastorum*). Il songeait à réformer l'Ordre, lorsqu'il mourut (p. 822). » — Tout en prétendant que le bref *Dominus ac Redemptor*, par lequel Clément XIV a aboli la compagnie de Jésus, est d'une rédaction « embarrassée », M. Chénon énumère cependant quelques-uns des motifs du pape, à savoir: que la compagnie ne pouvait plus rendre les services considérables pour lesquels elle avait été fondée; qu'elle avait suscité des plaintes nombreuses en se mêlant à la politique et en provoquant la discorde; que son existence mettait obstacle au rétablissement de la paix et des relations amicales entre les cours de la maison de Bourbon

et le Saint-Siège (p. 828).» — M. Chénon, tout en accusant Joseph II d'avoir manqué de parole à Pie VI, ajoute cependant : « Joseph II avait une excuse : c'est qu'une partie de l'épiscopat allemand, en lutte avec les nonces dont l'autorité était trouvée gênante, l'approuvait, au moins par son silence (p. 835). »

Bref, le dernier mot sur les tentatives de réformes ecclésiastiques au XVIII^e siècle et sur les causes de leur échec, n'est pas encore dit. Lorsque le point de vue papiste, qui est faux et qui retient encore une foule d'historiens naïfs, ou dénués de sens critique dans la question religieuse du moins, aura cessé de faire illusion, la vérité historique mieux perçue triomphera.

E. MICHAUD.

Essais sur l'immortalité *au point de vue du naturalisme évolutioniste*, par ARMAND SABATIER; 2^e édit., Paris, 1895, in-18, 291 p., frs. 3. 50.

Ceux qui se préoccupent du rajeunissement du spiritualisme, des aspects nouveaux sous lesquels l'esprit et la matière sont envisagés, et du contrecoup qui en résulte dans la question de l'immortalité personnelle, feront bien de lire cet ouvrage, résultat de longues observations d'un savant naturaliste et d'un penseur chrétien.

Selon M. Sabatier, la vie apparaît, en somme, comme l'ensemble des efforts que fait l'esprit pour se manifester et s'élever. La vie est partout et l'esprit est partout, car l'esprit est la source même et l'organisateur de la vie. Dans la création, là où la vie est latente, l'esprit l'est aussi; là où la vie est sourde et humble, rudimentaire, l'esprit l'est également, et à mesure que s'élève et s'agrandit le cadre de la vie, à mesure aussi éclatent le rayonnement et la puissance de l'esprit. Comment se refuser à voir, dans la nature, l'organisation croissante, le progrès de la vie et la manifestation toujours plus claire de l'esprit? On peut dire avec raison que l'esprit a été et est l'organisateur de la vie, et que tout dans la nature est le fruit et l'œuvre de ces forces supérieures que la main puissante et inépuisable du Créateur y a répandues abondamment pour la réalisation de ses fins. Le *fiat lux* de la Genèse n'est donc pas seulement la mise en vibration de l'éther; c'est

l'explosion irrésistible de l'Esprit, projeté dans la création pour en être l'âme vivante (p. 96 et 102).

M. Sabatier ne considère pas le cerveau comme un producteur de la pensée, mais comme un simple accumulateur. « Il ne crée pas l'esprit, dit-il, il ne crée pas le psychique, mais il s'empare du psychique diffus répandu en dehors de lui; il l'accumule, il l'organise, et il est l'organe sécréteur de la pensée, en conservant à ce mot de sécréteur le sens que lui confère son étymologie, puisqu'il signifie séparateur. Le cerveau sépare le psychique universel, il l'emmagasine et en fait son lot; en outre, il l'organise, il le transforme en un groupe dynamique supérieur (p. 84). »

Peut-être le savant auteur n'a-t-il pas exprimé assez clairement sa pensée sur l'âme, sur sa nature et ses fonctions. Le point central de son œuvre, il est vrai, était l'immortalité. Commençons par écarter deux questions sur lesquelles son argumentation nous a paru faible: la question de l'immortalité conditionnelle, qu'il admet, et celle du salut universel, qu'il combat. Le fond principal de sa thèse est condensé dans la cinquième conférence, qui est fort belle et aussi claire qu'on peut l'être en de telles matières.

Selon M. Sabatier, deux conditions sont nécessaires pour qu'il y ait persistance de la personnalité humaine et de la personnalité psychique immédiatement après la mort terrestre: « 1° La personnalité psychique doit, tout au moins, conserver la cohésion et l'organisation qu'elle a reçues du cerveau humain; 2° Cette personnalité psychique doit être attachée à un nouvel organisme ou nouvelle forme qui, comme accumulateur et organisateur, soit capable de maintenir son intégrité et de lui procurer même un accroissement d'énergie et d'organisation (p. 157—158). » Si le psychique obscur et faible a pu organiser un plasma terrestre infirme et grossier, on peut présumer que le psychique, devenu personnalité, peut organiser à son tour une sorte de plasma ultra-terrestre, puissant et subtil, capable de constituer un accumulateur et un organisateur supérieur du psychique (p. 160). Il est logique d'attribuer à ce nouvel organisme des qualités et des facultés au moins égales à celles du plasma terrestre. Il est, en effet, l'œuvre d'un faisceau psychique bien supérieur à celui qui a constitué ce dernier. Avec un organisme aussi privilégié, le progrès de la personnalité psychique ne

saurait que s'accroître; et il lui sera facile de franchir de nouvelles étapes sur la voie « indéfinie » qui lui est tracée vers la perfection. Le milieu dans lequel le plasma ultra-terrestre sera placé, sera certainement plus riche en éléments subtils, en énergies utilisables et en forces psychiques (p. 170). C'est « l'orientation morale » qui constitue la supériorité de la personnalité psychique. Le groupe psychique sera d'autant plus résistant et mieux lié que la conscience morale aura plus de lumière et la volonté plus de force (p. 172).

Tel est, en somme, le système philosophico-scientifique du doyen de la faculté des sciences de Montpellier. L'auteur n'a pas la prétention d'en donner des démonstrations scientifiques rigoureuses, mais il maintient, et avec raison, qu'il résulte de données acquises et qui ont des relations plus ou moins prochaines avec la science et l'observation. Ce rajeunissement du spiritualisme par les sciences naturelles nous paraît très important.

Déjà dans son *Essai sur la vie et la mort* (1892), M. Sabatier a touché à plusieurs de ces questions et a expliqué comment la vie et la mort sont deux phases et deux formes de la vie; comment il y a une vie latente dans la matière dite brute; comment l'évolution, loin d'être un fait de hasard, est l'effet de l'esprit, en ce sens qu'elle est soumise à une impulsion directrice qui implique l'esprit (p. 268) et qui est « l'œuvre du Créateur ou l'effet de la marche que sa volonté a imprimée à l'évolution de l'univers (p. 64). »

Sur le point spécial de la vie future de l'homme, l'auteur s'est exprimé ainsi (p. 275—276): « Nous avons constaté, d'une part, que le perfectionnement de l'organisme actuel et la mort sont en corrélation étroite; et, d'autre part, que les perfectionnements de l'esprit se poursuivent parallèlement à ceux de la matière. Il faut donc reconnaître que de nouveaux progrès de l'esprit, entraînant la matière organisée actuelle vers un degré supérieur d'affinement, augmenteront les droits de la sénescence et la puissance de la mort. La machine corporelle qui correspond actuellement à l'état de l'humanité, est-elle susceptible de supporter, sans succomber et sans s'éteindre, ce nouvel affinement de ses rouages? C'est ce dont il est permis de douter, en présence du flot montant et effrayant des affections nerveuses et des troubles mentaux. L'évolution de l'esprit

pourrait donc bien avoir atteint, dans l'économie corporelle actuelle, un point culminant qu'elle ne saurait dépasser.

« Mais, si le corps actuel, victime des besoins supérieurs de l'âme, ne peut suffire à un perfectionnement nouveau, s'il a donné tout ce qu'il était susceptible de donner, il faut donc penser qu'il y aura un autre organisme qui répondra aux exigences du progrès. Qui oserait soutenir en effet que l'évolution de l'esprit a atteint son dernier terme? Un autre corps constitué par une forme différente de la matière, et capable d'atteindre sans mourir un degré d'organisation compatible avec des états supérieurs de l'esprit, un autre corps, dis-je, pourra permettre à l'esprit de gravir encore de nouveaux degrés. Rien n'empêche de supposer, en effet, qu'il se fera un groupement physico-psychique, différent de celui que représente notre corps, *dans d'autres conditions et dans un milieu plus favorable*. Nous ne savons ni ce qu'est la matière, ni quels peuvent être les états de la matière. Il y a certainement bien des formes de la matière que nous ne connaissons pas, et cela est si vrai que nous supposons l'existence de quelques-uns de ces états qu'il a été cependant impossible encore de constater directement et de saisir. Il y a très probablement des formes impondérables et intangibles de la matière; et qui sait si le groupement physique qui est appelé à succéder au corps actuel ne répondra pas à l'une de ces formes? C'est ce que l'observation et les recherches psychiques qui se poursuivent dans certains milieux avec tant d'ardeur nous apprendront peut-être un jour. . . L'ordre du monde ne semble pas institué pour l'accroissement du bonheur et de la jouissance matérielle, *mais pour le perfectionnement de l'esprit*, ce qui est bien différent. Développer plus de vie au prix de plus de douleur et de plus de destructions, et surtout rendre la vie plus intense, plus variée, *plus parfaite, plus capable de préparer les conquêtes de l'esprit*, c'est la loi de la nature et de l'évolution dans la nature; et c'est ce qui distingue les organismes supérieurs des organismes inférieurs, la matière vivante perfectionnée de la matière vivante simple et primitive, et a fortiori de la matière brute ou matière à vie sourde et pour ainsi dire latente. »

Donc gloire à l'esprit, avant tout à l'Esprit suprême et infini! Et gloire aussi à ceux qui vivent selon l'esprit! La vie bienheureuse dans l'éternité est à eux.

E. MICHAUD.

Cet article était écrit, lorsque j'eus la pensée de soumettre à M. Sabatier lui-même les difficultés suivantes: «1. Dans votre système, l'âme humaine est-elle une substance, une force, ou seulement un phénomène ou un ensemble de phénomènes, une collection d'émotions, de sentiments, de pensées et de volitions? — 2. Vous dites (p. 112): «L'âme est un être complexe et par conséquent elle est formée de *parties*.» Quelles sont les parties qui la composent, et peuvent-elles croître numériquement et intensivement? Comment, en outre, l'unité du moi est-elle explicable avec ces parties? — 3. Est-elle déjà dans le cerveau et coopère-t-elle avec lui quand il accumule et organise le psychique puisé dans la nature, ou n'est-elle que le résultat de cette accumulation et de cette coordination? Dans le premier cas, comment n'a-t-elle aucune conscience et aucun souvenir de ce travail si important et si compliqué? Dans le deuxième cas, comment expliquer par le seul cerveau cette accumulation et cette coordination? — 4. Enfin, dans votre système, l'âme est-elle directement créée par Dieu? Si oui, est-ce au commencement du monde, ou seulement lors de la procréation de chaque individu?»

M. Sabatier m'a fait l'honneur de me répondre par la lettre suivante:

« Amélie-les-Bains, le 1^{er} juin 1896.

« *Monsieur et honoré collègue,*

« Ma lettre vous arrive plus tard que je ne l'avais pensé; mais avec la maladie il faut toujours compter... Et j'ai dû attendre à aujourd'hui pour répondre à vos questions. Je vous demande de le faire succinctement et en aussi peu de mots qu'il me sera possible.

« 1) Dans mon système, l'âme humaine est une force ou plutôt un groupement, une quantité, d'ailleurs variable dans une certaine limite, de cette force que nous appelons *esprit*, et qui est capable de pensée, de sentiment et de volonté.

« 2) L'âme n'est pas une *unité simple*, elle est un agrégat, une association, une *union* plutôt qu'une *unité* dans le sens rigoureux du mot. Ces parties sont les éléments spirituels, les portions d'esprit qui ont été groupées, unies et organisées (c'est-à-dire groupées suivant leurs aptitudes, et dans des relations réciproques convenables pour l'harmonie et le consensus de leurs fonctions). Ces parties peuvent croître en quantité,

en masse dirai-je, en qualité, en organisation. Aussi y a-t-il entre les âmes humaines des différences considérables. L'unité du moi spirituel n'est pas plus difficile à comprendre que l'unité du moi corporel; et cependant cette dernière existe; et cependant aussi le moi corporel est composé de parties. Mais ces parties sont dans l'un et dans l'autre cas, groupées, reliées, rattachées plus ou moins étroitement les unes aux autres par des relations réciproques, par des sympathies, par des échanges, par une vie commune. C'est un groupement à la fois sympathique et synergique.

« 3) L'âme est le résultat de l'accumulation et de la coordination cérébrale, c'est-à-dire l'âme humaine parvenue à son développement normal; mais l'âme achevée n'est pas présente dans un cerveau inachevé. L'âme et le cerveau marchent parallèlement dans leur développement. C'est l'esprit existant dans la matière vivante qui a organisé un cerveau rudimentaire. L'esprit produit son organe qui devient à son tour le facteur de perfectionnements dans la fonction, c'est-à-dire dans la pensée, dans la sensibilité, dans la volonté, c'est-à-dire dans l'âme, car la pensée n'est que l'âme pensante, etc. Le besoin de respirer, la fonction respiratoire a présidé à la naissance et aux perfectionnements de l'organe respiratoire; mais ces derniers perfectionnements ont élevé et perfectionné la fonction, c'est-à-dire la respiration. Il y a là action et réaction réciproques; et cela se comprend bien, me semble-t-il, quand on considère que la matière est la forme de l'esprit, et que la matière cérébrale est la forme de l'âme, c'est-à-dire que, dans notre économie actuelle, matière et esprit sont deux faces du même objet, si bien qu'il est impossible d'établir nettement une séparation dans le rôle des deux faces de l'être.

« L'âme n'a pas conscience, dites-vous, de ce travail d'accumulation et d'organisation. Mais est-ce bien sûr? L'âme n'a-t-elle pas conscience dans des mesures variables de ses acquisitions, de ses progrès, de ses déchéances? Je ne crois pas qu'on puisse l'affirmer. Ce qu'il est plus juste de dire, c'est que l'âme ne se rend pas compte de ce *processus* d'acquisition et d'organisation. Mais n'est-ce pas le cas de toutes les formes des fonctions cérébrales?

« Comment expliquer par le seul *cerveau* cette accumulation et cette organisation? Je n'en sais rien; pas plus que je ne

sais comment on peut expliquer l'accumulation de la chaleur dans les corps à capacité calorifique considérable, l'accumulation de la lumière dans les corps fluorescents, etc. etc. Pourtant cela nous ne pouvons que constater sans expliquer. Le défaut d'explication n'exclut pas la réalité du phénomène.

« 4) L'âme est créée par Dieu, mais non *directement*, dirai-je. L'esprit vient de Dieu; c'est *lui* qui l'a projeté et répandu dans toute son œuvre; c'est *lui* qui a voulu que cet esprit d'abord dispersé, impersonnel, s'accentuât, se manifestât de plus en plus pour aboutir à la personnalité humaine. C'est Lui qui a donné à son œuvre cette impulsion et cette tendance évolutive qui la transforme successivement et la conduit de l'état de matière brute à l'état de matière vivante et de matière *pensante*, c'est-à-dire de matière *accumulatrice* et *organisatrice* de l'esprit. L'esprit, source des âmes, a été donné par Dieu au commencement du monde, et c'est cet esprit même qui, dirigeant l'évolution, l'organise en personnalités dans la suite des siècles, donnant naissance ainsi aux différentes formes et degrés de l'individu et de la personne.

« Voilà, Monsieur et honoré collègue, les quelques explications que je puis vous donner. Si j'eusse été plus vaillant, je l'aurais fait plus longuement et plus complètement. Soyez assez bon pour vous en contenter.

« Agréez, Monsieur et honoré collègue, l'assurance de mes sentiments bien dévoués. »

« ARMAND SABATIER. »

La Morale des philosophes chinois, par M. J. L. DE LANESSAN, Paris, F. Alcan, 1 vol. in-18, 1896, frs. 2. 50.

M. de Lanessan, ancien gouverneur de l'Indo-Chine, a eu la bonne pensée d'extraire quelques passages des quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine *Ta-Hio*, *Tchoun-Young*, *Lun-Yu* et *Meng-Tseu*, livres qui ont été traduits par M. G. Pauthier (v. *Confucius et Mencius*; Paris, Charpentier, 1 vol.). Plusieurs de ces passages ont la forme sententiale, mais sans aucun caractère métaphysique. La morale des Chinois est toute positive et expérimentale. On n'y sent pas d'autre idéal que la recherche du bien-être terrestre. « Leur royaume est de ce monde, dit l'auteur, leur morale s'adresse à des

hommes dont toute l'existence doit s'écouler sur cette terre et qui, par suite, devront y trouver la récompense de leurs vertus, comme le châtiment de leurs mauvaises actions.» Ce point de vue objectif pratique, familial, social, a certes son utilité incontestable; mais, d'autre part, son insuffisance est manifeste, et il suffit de lire attentivement ce livre pour apercevoir l'infériorité de la morale payenne, même des philosophes chinois, comparée à la morale chrétienne, dont l'idéal divin tend toujours à élever l'homme au-dessus des faiblesses de sa nature.

E. M.

II. Deutsche Bibliographie.

Handbuch der alttestamentlichen Theologie von AUGUST DILLMANN. *Aus dem Nachlass des Verfassers herausgegeben von Rudolf Kittel, ord. Professor der Theologie in Breslau. Leipzig, Verlag von S. Hirzel, 1895. VIII und 565 S. 8^o. (Preis M. 11. —.)*

Das vorliegende, aus dem Nachlass des bekannten Exegeten und Orientalisten veröffentlichte Werk war nicht von ihm selbst zur Veröffentlichung vorbereitet, sondern es ist nach dessen Kollegienheft herausgegeben, nach welchem Dillmann die alttestamentliche Theologie vorgetragen hatte, zuletzt noch im Sommersemester 1894, während dessen er starb. Der Herausgeber giebt in der Vorrede Auskunft über seinen Anteil an dem Werk, wonach sich derselbe nur auf die formelle Seite erstreckt, auf die Auswahl des Gebotenen, indem er öfter einzelne Ausführungen strich, „die eher in eine Vorlesung als in ein gedrucktes Lehrbuch zu passen schienen“, und auf die Redaktion des Ganzen, während sachlich die Ausführungen Dillmanns unverändert und ohne Zusätze gegeben sind. Mit Recht schreibt der Herausgeber: „Je grösseren Wert man (Dillmanns exegetischen und kritischen Arbeiten zum A. T.) beimisst, mit um so lebhafterem Verlangen wird man zu erfahren wünschen, wie nun von den Voraussetzungen und Einzelergebnissen des gediegenen Exegeten aus sich die Gesamtanschauung von der alttestamentlichen Religion gestalte.“ Bei der Gründlichkeit, mit der Dillmann den Stoff durchgearbeitet hat, und bei der grossen Sorgfalt, die der Herausgeber augen-

scheinlich der äusseren Form zugewendet hat, macht das Buch auch durchaus nicht den Eindruck eines opus posthumum im gewöhnlichen Sinne mit den gewöhnlichen Mängeln eines solchen, sondern bildet einen würdigen Abschluss der Reihe von verdienstvollen Werken Dillmanns, deren besten es an die Seite tritt.

Das Buch ist in drei Teile eingeteilt. Nach der Einleitung handelt der I. vorbereitende Teil (S. 25—74) im allgemeinen über Wesen und Charakter, d. h. den Offenbarungscharakter der alttestamentlichen Religion, giebt also wesentlich ein Stück Apologetik, vortrefflich dargestellt. Im II. geschichtlichen Teil (S. 75—202) werden „die Hauptmomente der Geschichte, welche für die Ausbildung der Offenbarungsreligion, die religiöse Erziehung des Volkes und die Bildung seiner religiösen Erkenntnisse von Wichtigkeit wurde, entwickelt und erläutert“ (S. 75); eine vollständige Darstellung der äusseren Geschichte zu geben, lag nicht in der Absicht. Der umfassendste III. oder Lehrteil (S. 203—544) giebt sodann die systematische Darstellung des Lehrstoffes, in drei Unterabteilungen: 1) Die Lehre von Gott (von Gott an sich, Erkenntnis Gottes, Namen und Eigenschaften Gottes, und von der Schöpfung und Regierung der Welt als dem Werk Gottes); 2) die Lehre vom Menschen; 3) der Heilsweg oder die Lehre vom Reich Gottes (von der Heilsthätigkeit Gottes auf den verschiedenen Stufen der alttestamentlichen Offenbarung; Anforderungen Gottes an sein Volk, Darstellung der Moral nach dem A. T.; Bundesgaben Gottes; sodann Darstellung der Prophetie, insbesondere der Weissagung vom vollendeten Reiche Gottes, der messianischen Weissagung).

Der Standpunkt, von dem Dillmann das Ganze bearbeitet hat, ist der, dass er einerseits an dem Begriff der Offenbarung festhalten will, die alttestamentliche Religion unter positiver göttlicher Einwirkung sich entwickeln und fortbilden lässt, während er sich sehr energisch gegen die evolutionistischen Hypothesen, wie sie in einer modernsten Richtung in der Religionsgeschichte Mode sind und alles auf den Kopf stellen wollen, ausspricht; dass er aber auf der andern Seite auch dasjenige voraussetzt, was er als gesicherte Resultate der alttestamentlichen Kritik betrachtet. Seinen Standpunkt in letzterer Hinsicht, der immerhin noch ein gemässigter ist und die radi-

kalste Richtung in der Kritik abweist, führt er hier im einzelnen nicht aus, da er ihn aus seinen Kommentaren im wesentlichen als bekannt voraussetzt. Im historischen Teil macht sich derselbe in einer gewissen gemässigt rationalistischen Auffassung geltend, wobei alles eigentlich Wunderbare beseitigt wird (wie auch theoretisch S. 306 ff. der eigentliche Begriff des Wunders), während die Hauptzüge der Geschichte Israels, so wie sie in den historischen Büchern des A. T. gegeben sind, als zuverlässig festgehalten werden, im entschiedensten Gegensatz zu der nach älteren Vorgängern neuestens von Wellhausen wieder vertretenen alles umstürzenden Geschichtskonstruktion. Im Lehrteil macht sich der Standpunkt des Verfassers in der alttestamentlichen Kritik natürlich bei der Darstellung der einzelnen Lehrstücke ebenfalls geltend, in der Anordnung der Belegstellen und in der Auffassung der Fortbildung der Lehre. Da er aber überall das Material zuverlässig und sorgfältig und in grösster Reichhaltigkeit mitteilt und zum Teil die Belegstellen eingehend exegetisch erörtert (am Schluss ist in dankenswerter Weise neben dem alphabetischen Sachregister ein Register der behandelten und angeführten Bibelstellen gegeben), also nicht bloss in autoritativer Weise seine fertigen Anschauungen vorträgt, so ist das Buch nicht nur für die Kenntnis der Anschauungen eines hervorragenden Gelehrten, sondern auch objektiv auch für solche von grossem Wert, welche die Voraussetzungen des Verfassers nicht überall teilen. Am einwandfreiesten dürfte die Lehre vom Wesen und den Eigenschaften Gottes behandelt sein, und sodann wieder die Darstellung der alttestamentlichen Moral. Die Auffassung der Offenbarung und Prophetie lässt die volle Klarheit des Begriffes vermissen und will zu sehr zwischen dem positiv offenbarungsgläubigen Standpunkt und dem Rationalismus vermitteln, so sehr auch die objektive Realität der Offenbarung öfter betont und z. B. S. 481 erklärt wird: „Giebt es einen lebendigen Gott, so ist nicht einzusehen, warum er auf den Menschen nicht einwirken sollte“ [in unmittelbarer Einwirkung auf den Geist des Menschen]. Wenn die nicht aufgehobene freie Geistesthätigkeit der menschlichen Offenbarungsorgane richtig hervorgehoben wird, so empfängt man auf der andern Seite, alles zusammengenommen, keine klare Vorstellung, ob da, wo von der objektiven Offenbarungsthätigkeit Gottes gesprochen wird, mehr zu sehen ist, als eine vermittelnde

Redensart, oder ob es die eigentliche Meinung ist, wenn im einzelnen bei der Übersicht über die Prophetie die Inspiration der Propheten mehr nur wie ein subjektiver Zustand eines gesteigerten religiösen Gefühls und eventuell dadurch erregten Ahnungsvermögens erscheint, während sich die wirkliche objektive Thätigkeit Gottes nur in der obersten Leitung der ganzen Geschichte und Entwicklung geltend machte. Ganz im Sinne der rationalistischen Kritik gehalten, wenn auch immerhin in gemässiger und besonnenerer Weise, ist die Darstellung der messianischen Weissagung. Mit seiner Auffassung von der späten Entstehung und verhältnismässig sehr untergeordneten Bedeutung der Messiaserwartung (Dillmann handelt sogar zuerst von der Erwartung des künftigen Gottesreiches ohne Rücksicht auf den Messias, und erst nachträglich von diesem, der „nicht in der alles überragenden Wichtigkeit und Bedeutung“ erscheine, „die ihm nach der Erfüllung zukommt“, S. 524) wird Dillmann wohl nur bei solchen Beifall finden, die ausserhalb des Offenbarungsglaubens stehen. Damit hängt es zusammen, dass auch die Lehre vom Sündenfall (S. 365. 368 ff.) nicht nach ihrer Bedeutung zur Geltung kommt. In rationalistischem Sinne ist u. a. auch die Lehre vom Satan und den gefallen Geistern behandelt.

Doch ist auf diese prinzipiellen Differenzen hier nicht weiter einzugehen. Dagegen möchte ich noch von ein paar Einzelheiten sprechen. Die abfällige Bemerkung S. 4 über die katholische Kirche in ihrer Stellung zur Bibel und über die kirchliche Tradition ist ein neuer bedauerlicher Beweis für die gänzliche Verständnislosigkeit, mit welcher gewöhnlich die Protestanten dem Prinzip des Katholizismus gegenüberstehen, um so bedauerlicher von seiten eines so hervorragenden Gelehrten und in einem Lehrbuch. Unrichtig ist die Behauptung S. 16 Anm., dass von Katholiken (mit Ausnahme von Lutterbeck) keine Bearbeitungen der biblischen Theologie erschienen seien; ich verweise nur auf Gla, Repertorium der katholisch-theologischen Litteratur, I, S. 121 ff., wo die allgemeine und specielle katholische Litteratur zur biblischen Theologie verzeichnet ist, darunter denn doch auch Sachen, aus denen, sollte man meinen, auch protestantische Theologen noch etwas lernen können. Wenn die katholische Litteratur erheblich weniger zahlreich ist als die protestantische, so liegt das jedenfalls nicht daran, wie hier

insinuiert wird, dass die katholische Kirche als solche infolge ihres Traditionsprinzips kein Interesse an wissenschaftlicher Erforschung der Bibel hätte. — S. 30 ist der biblische Gottesbegriff als „reiner Monismus“ bezeichnet, und S. 48 ist von der „von allen Naturverhältnissen unabhängigen monistischen Gottesidee“ die Rede, aber durchaus nicht in dem Sinn, den die neuere Philosophie und Naturwissenschaft mit dem Worte „Monismus“ verbindet, sondern eben im Sinne des theistischen, monotheistischen Gottesbegriffs; gerade in einem Lehrbuch ist es aber doch bedenklich, einen Ausdruck, der sonst eine bestimmte stehende Bedeutung hat, in einem wesentlich verschiedenen Sinne zu brauchen. — In der Schöpfungslehre S. 286 ist gesagt: „An dem blossen Ausdruck schaffen oder Schöpfung hängt die ganze Wahrheit noch nicht“, weil der Ausdruck nämlich auch ausserhalb der Offenbarungsreligion vorkomme, in einem abweichenden Sinne. Hier handelt es sich also eben darum, dass man dem Ausdruck seinen richtigen eigentlichen Begriff lässt und denselben richtig bestimmt. — S. 203, 342, 355 f. ist die Erschaffung des menschlichen Geistes mit pantheistischen Ausdrücken erklärt: „Des Menschen Geist ist ein Teilchen des Gottesgeistes“; entstand „durch Einhauchung eines Teilchens dieses göttlichen Geistes“. Die Konsequenzen dieser Anschauung liegen Dillmann übrigens durchaus fern. Durch Gen. 2, 7 ist dieselbe keineswegs berechtigt. — Zu den Bemerkungen, die der Herausgeber besser gestrichen hätte, weil sie allenfalls in einer Vorlesung gemacht werden können, in einem gedruckten Lehrbuch aber nicht geschmackvoll sind, rechne ich die Seitenblicke auf das Papsttum S. 115, 149, 150, und S. 199 die Vergleichung der „ultramontanen oder hochkirchlichen Theologen“ mit den Pharisäern.

Wenn ich im Prinzip und im einzelnen manches einzuwenden hatte, so beeinträchtigt dies das Gesamturteil über das gediegene Werk nicht, dessen Wert eben in der Reichhaltigkeit des verarbeiteten Materials und in der soliden Sorgfalt der Bearbeitung liegt.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Abriss des biblischen Aramäisch. *Grammatik, nach Handschriften berichtigte Texte, Wörterbuch.* Von Prof. Dr. HERMANN L. STRACK. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1896. 32 und 47 S. 8°. (Preis M. 1.60.)

Dieses Lehrbuch will einem praktischen Bedürfnis dienen, „durch ein praktisches und billiges Hilfsmittel dem beklagenswerten Missstande entgegenzuwirken, dass von hundert Theologen mehr als neunzig ohne jede Kenntnis des biblischen Aramäisch bleiben“ (S. 6). Es fehlt zwar nicht an grammatischen Hilfsmitteln für das Aramäische; dieselben sind aber teils, soweit es sich um ältere Werke handelt, überhaupt weniger zur Einführung in das *biblische* Aramäisch geeignet, da sie sich mehr mit der Sprache der Targumim beschäftigen; und das wichtigste wissenschaftliche Werk speciell über die Sprache der aramäischen Teile des Alten Testaments, die umfangreichere Grammatik des Biblisch-Aramäischen von Kautzsch (Leipzig 1884), ist ein mehr für Lehrer und Fachmänner als für Studenten bestimmtes Buch. Dem praktischen Zweck des vorliegenden Büchleins, einfach „eine Anleitung zum grammatischen Verstehen der aramäischen Bibelabschnitte“ zu geben (S. 7), entspricht die Ausführung des grammatischen Abrisses, der kurz und knapp, auf 24 Seiten, einfach ohne weitere philologische Erörterungen das tatsächliche Material zusammenstellt. Die Kenntnis des Hebräischen wird dabei, wie es selbstverständlich ist, vorausgesetzt, wodurch Ausführungen von Dingen, in welchen das Aramäische mit dem Hebräischen übereinstimmt, gespart werden konnten. So brauchten in Bezug auf die Lautlehre lediglich diejenigen Eigentümlichkeiten des Aramäischen zusammengestellt zu werden, durch welche sich dasselbe vom Hebräischen unterscheidet, was dem Anfänger eine bessere Einführung giebt, als eine sprachwissenschaftlich ausgeführte Lautlehre, mit der er zunächst nichts anfangen kann. Die ganze äussere Anordnung lehnt sich natürlich an des Verfassers hebräische Grammatik an, so dass der Abriss vor allem im Anschluss an diese, aber auch im Anschluss an jede andere hebräische Grammatik zu gebrauchen ist. — Der 2. Teil des Büchleins enthält den Text der aramäischen Stücke des A. T., Esra 4, 7—6, 18 und 7, 11—28, und Daniel 2—7, und ein Wörterverzeichnis. Der Text ist auf Grund einer Vergleichung von mehreren

Handschriften kritisch festgestellt, im allgemeinen unter Zugrundelegung der Ausgabe von Baer, aber mit mehrfachen Berichtigungen. Man könnte nun freilich wohl sagen, die Abweichungen von Baer seien nicht so zahlreich und erheblich, um eine neue kritische Bearbeitung des Textes wissenschaftlich notwendig erscheinen zu lassen. Da aber die gewöhnlichen Ausgaben des hebräischen A. T. in den aramäischen Stücken ungenügend sind, und die Ausgabe von Baer nicht jeder Student kaufen kann, so ist es allerdings dankenswert, dass hier mit der kurzen Grammatik zusammen ein zuverlässiger Text um billigen Preis jedem erreichbar ist. — (Vergl. auch den Aufsatz von Strack: „Zur Kenntnis des älteren Aramäisch“, in Luthardts Theol. Litteraturblatt, 1896, Nr. 13.)

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Atlas Scripturae sacrae. *Decem tabulae geographicae cum indice locorum Scripturae sacrae Vulg. edit., scriptorum ecclesiasticorum et ethnicorum.* Auctore Dr^o. RICH. v. RIESS, *Canonico capitul. Rottenburg. Friburgi Brisgoviae 1896. Sumptibus Herder. VI u. 15 S. u. 10 Karten. fol. (Preis brosch. M. 5. —, geb. M. 6.20.)*

Der Bibelatlas von Riess, der hier in Berücksichtigung der internationalen Verbreitung, die er bereits gefunden hat, zum erstenmal in lateinischer Ausgabe erscheint, hat schon in den früheren Ausgaben in seiner ungemein sorgfältigen Ausführung den verdienten Beifall erhalten, wofür hier nur auf Himpels Recension der 2. deutschen Auflage (Theol. Quartalschrift 1888, S. 702 ff.) hingewiesen sei. Die zehn Karten der vorliegenden Ausgabe sind im wesentlichen dieselben wie die der 2. Aufl. von 1887: I. Ägypten in der Zeit der Patriarchen. II. Die Peträische Halbinsel und Kanaan zur Zeit der Rückkehr der Israeliten aus Ägypten. (Mit einer Specialkarte über die Umgebung des Sinai.) III. Palästina in der Zeit der Richter und der Könige. (Mit einer Specialkarte über den Umfang des Reiches Davids und Salomos.) IV. Kanaan, Syrien, Assyrien und Babylonien nach den assyrischen Berichten. V. Assyrien und Babylonien. (Mit Übersichtskarten über die Ruinenfelder von Babylon und Ninive.) VI. Palästina zur Zeit Jesu Christi und der Apostel. (Mit einer Specialkarte über die Umgebung

des Sees Genesareth.) VII. Syrien, Kleinasien, Macedonien, Griechenland und Italien im apostolischen Zeitalter (mit Einzeichnung der Reisen des Apostels Paulus). VIII. Plan von Jerusalem a) in der Zeit der Könige bis 588; b) nach der Rückkehr aus dem Exil und zur Zeit der Hasmonäer; c) zur Zeit der Zerstörung durch Titus; d) Aelia Capitolina Hadriani 117 p. Chr.; e) zur Zeit Konstantins des Grossen; f) im 4.—7. Jahrhundert n. Chr. Dazu eine Karte über den Eremus der heiligen Stadt und des Jordan im 4.—7. Jahrhundert. IX. Specialkarte von Jerusalem und Bethlehem mit Umgebung und Plan des heutigen Jerusalem. X. Das heutige Palästina.

Der Atlas ist also ein höchst nützlich und wertvolles Hilfsmittel für das Studium der biblischen Geschichte des Alten Testaments in allen Perioden wie des Neuen Testaments und zugleich auch für die weitere Geschichte Jerusalems und des heiligen Landes bis auf unsere Zeit. Die Karten haben in der neuen Auflage, wie die Vergleichung zeigt, eine sorgfältige Revision erfahren, und die meisten haben mehr oder weniger Zusätze und eventuell Verbesserungen erhalten. Ich will nur auf die Karten VI und X hinweisen, in denen die Darstellung des Ostjordanlandes nach neueren Forschungen erheblich modifiziert erscheint; auch auf Tafel VIII, wo die älteren Pläne von Jerusalem nicht unerheblich geändert sind; auch die Karte V hat manche Vermehrung erhalten. Auf die musterhaft schöne und deutliche Ausführung der Karten sei noch besonders hingewiesen. — Das alphabetische Verzeichnis der geographischen Namen ist hier wesentlich knapper gefasst als in der 2. deutschen Auflage. Es giebt in der Regel die erste Stelle an, an welcher der Ort in der Reihenfolge des Kanons vorkommt, auch den festgestellten oder vermutungsweise angenommenen heutigen Namen, und verweist auf den Ort im Atlas, wo das Betreffende zu finden ist. Ausführlichere Belege und Nachweisungen hat der Verfasser in seiner *Biblischen Geographie* (Freiburg 1872) gegeben, die nun allerdings nicht mehr über alles Auskunft giebt, was die Karten der neuen Ausgabe enthalten, so dass eine neue Auflage auch davon sehr erwünscht wäre. — Zugleich mit dieser lateinischen Ausgabe erschien die 3. Auflage der deutschen Ausgabe.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

**Sammlung ausgewählter kirchen- und dogmengeschichtlicher
Quellenschriften als Grundlage für Seminarübungen heraus-
gegeben von Professor D. G. KRÜGER.**

*Erstes Heft: Die Apologien Justins des Märtyrers heraus-
gegeben von D. G. KRÜGER, Professor der Theologie in Giessen.
2. Auflage. Freiburg i. B. und Leipzig 1896. Akademische Ver-
lagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). XVI und
87 S. 8^o. (Preis M. 1. 50.)*

Dass von dieser zuerst 1891 erschienenen Ausgabe, mit welcher Krüger seine Sammlung eröffnet hatte, inzwischen schon eine neue Auflage nötig geworden ist, ist ein erfreulicher Beweis dafür, wie sehr diese Sammlung einem wirklichen Bedürfnis entgegenkam, und dass dieselbe auch in ausgedehntem Masse das wünschenswerte Interesse gefunden hat. — Der Text, der wie in der 1. Auflage im wesentlichen auf Grund der Ausgabe von Otto gegeben ist, wurde einer genauen Revision unterzogen und dabei an mehreren Stellen die handschriftlichen Lesarten an Stelle der Konjekturen von Otto wieder eingesetzt, wo es nicht hinlänglich motiviert erschien, von der Überlieferung abzuweichen. In den Anmerkungen zur Textkritik sind in einer 2. Abteilung jetzt auch alle abweichenden Lesarten des Eusebius für die in dessen Kirchengeschichte mitgeteilten Stellen der beiden Apologien genau verzeichnet; die kritische Würdigung dieser Lesarten wurde jedoch einer künftigen kritischen Ausgabe überlassen. Die Einleitung hat eine durchgreifende Umarbeitung und Erweiterung erfahren, teilweise in Anlehnung an die §§ 32 und 36 von Krügers Geschichte der altchristlichen Litteratur (Freiburg 1895), und mit umfassenderen Litteraturangaben. Auch das Register ist nicht unbeträchtlich erweitert. So verdient die neue Auflage um so mehr die Empfehlung, welche schon der ersten mit Recht zu teil geworden ist.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Beiträge zur Kenntnis der Handschriften des Clemens Alexandrinus. Von Dr. OTTO STÄHLIN, K. Gymnasiallehrer. Beilage zum Jahresberichte des K. Neuen Gymnasiums in Nürnberg für das Schuljahr 1894/95. Nürnberg 1895. 35 S. 8°.

Der I. Teil dieses Programms giebt eine vollständige Übersicht über die bisher bekannten Handschriften der Werke des Clemens, von denen der Verfasser, der eine kritische Ausgabe des Clemens vorbereitet, die in italienischen Bibliotheken aufbewahrten während einer Studienreise sämtlich selbst kennen gelernt hat, während er sich für die andern, soweit er sie noch nicht ebenfalls selbst einsehen konnte, und soweit es zur Bestimmung der Handschriften von Wichtigkeit schien, sonst genauere Angaben verschaffen konnte, als solche in der bisherigen Litteratur vorlagen. Auf Grund dieser Forschungen konnte er manche Berichtigungen und Ergänzungen für die Überlieferungsgeschichte der Schriften des Clemens geben und die Handschriften nach ihrem Abhängigkeitsverhältnis klassifizieren. — Der II. Teil beschäftigt sich im besondern mit der kleinen Schrift: *Τίς ὁ σωζόμενος πλούσιος*, deren sämtliche Ausgaben (zuletzt die von Köster, 6. Heft der Sammlung von Krüger, Freiburg 1893) auf der Editio princeps des Ghisleri beruhen, der dieselbe dem Codex Vaticanus 623 entnommen hatte. Eine Kollation der bisher von keinem Herausgeber mehr verglichenen Handschrift ergab nun, dass Ghisleri den Text derselben an vielen Stellen sehr ungenau und fehlerhaft wiedergegeben hatte, so zwar, dass mehrmals selbst ganze Satzglieder ausgefallen sind. Stählin wurde aber sodann auch auf die für Clemens noch nicht benutzte ältere Handschrift der Escorialbibliothek (11. Jahrh.) aufmerksam, welche sich als Archetypus für den Vaticanus herausstellte, und über welche ihm P. M. Barnard, der die Schrift in den Texts and Studies kritisch herausgeben wird, Mitteilungen machte. S. 25—29 werden nach dem Vaticanus die wichtigsten Verbesserungen solcher Stellen zusammengestellt, von denen die Ausgaben nach Ghisleri's Vorgang einen fehlerhaften Text bieten. S. 30—35 werden kritische Beiträge zu der bekannten Erzählung von dem vom Apostel Johannes geretteten Jüngling in Kap. 42 gegeben, an welcher Stelle die beiden Handschriften eine grosse Lücke haben, die aber nach Clemens nicht nur Eusebius erhalten hat, aus dem die Heraus-

geber die Lücke ergänzten, sondern die auch in zahlreichen Handschriften, deren Lesarten hier mitgeteilt werden, separat als Excerpt aus Clemens überliefert ist, unabhängig von Eusebius.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Johann Adam Möhler. *Ein Gedenkblatt zu dessen hundertstem Geburtstag von ALOIS KNÖPFLER, Doktor der Theologie und der Philosophie, o. ö. Professor der Kirchengeschichte an der Universität München. Mit einem Bilde Möhlers. München 1896. Verlag der J. J. Lentnerschen Buchhandlung (E. Stahl jun.). IX und 149 S. 8°. (Preis M. 2. 50.)*

Der Verfasser dieser Schrift hielt sich als Möhlers zweiter Nachfolger auf dem Münchener Lehrstuhl der Kirchengeschichte (S. III) „für berechtigt, oder richtiger gesagt, für verpflichtet, anlässlich des hundertsten Geburtstages des grossen Theologen ein Gedenkblatt der Liebe und Verehrung auf sein Grab niederzulegen“. Eine neue Biographie Möhlers von kompetenter Hand ist um so mehr zu begrüßen, als die bisherigen Biographien eine neue Darstellung nicht als überflüssig erscheinen liessen, wie dies neulich auch Friedrich für einzelne wichtige Punkte gezeigt hatte. Knöpfler zeigt, wie besonders die Darstellung von Möhlers Studien- und Entwicklungsgang, wie sie in Wörners Biographie Möhlers gegeben ist und von andern wiederholt wurde, eine durchaus schiefe ist und auch in den Einzelangaben von Unrichtigkeiten wimmelt. Zum Teil also in ausdrücklichem Gegensatz dazu wird hier das Lebensbild auf Grund sorgfältigster Benützung des vorliegenden urkundlichen Materials, das zuletzt durch die wichtigen in Friedrichs Schrift veröffentlichten Beiträge so wertvolle Bereicherungen erfahren hatte, dargestellt. Die Darstellung der Jugend- und Studienzeit giebt Veranlassung, von dem Betrieb der theologischen Studien in Ellwangen und später Tübingen in Möhlers Studienzeit zu sprechen. (S. 7 ff.) Von besonders grossem Interesse sind auch die Abschnitte über Möhler als *Gründer der historischen Schule* (wo die wissenschaftlichen Grundsätze der historischen Schule in Aussprüchen Möhlers aus Schriften verschiedener Perioden entwickelt werden, wobei auch besonders der Freimuth und Wahrheitssinn Möhlers

hervorgehoben wird, der sich durch keine einseitige Partei-
richtung beeinflussen liess), als *theologischen Forscher* (wo u. a.
seine Ansichten über den Primat, über Bischöfe als weltliche
Fürsten und im besonderen über den Kirchenstaat, sodann über
das Verhältnis von Kirche und Staat vorgeführt werden) und als
akademischen Lehrer. — Im Anhang werden zuerst aus einem
nachgeschriebenen Kollegienheft aus dem Jahre 1834/35, dem
letzten Jahre, in welchem Möhler Kirchengeschichte in Tübingen
gelesen hatte, die Abschnitte über den Apostel Petrus und
über den Vorrang der Kirche von Rom mitgeteilt; es ist
interessant, dieselben mit dem zu vergleichen, was Friedrich
aus Möhlers eigenem Hefte veröffentlicht hat. Sodann über
die Volkssprache als Kirchensprache, nach einer 1823 in
der Theol. Quartalschrift veröffentlichten Recension. Endlich
die Äusserungen über den Jesuitenorden, aus der Recension
von Döllingers Kirchengeschichte von 1829 (auch bei Fried-
rich S. 13 ff. abgedruckt) und aus dem schon erwähnten
Kollegienheft. — Den Schluss bildet eine sehr sorgfältige
Bibliographie, die mehreres enthält, was bei Wörner-Gams
fehlt¹⁾. — Die wertvolle Schrift wird jedem Verehrer Möhlers,
überhaupt jedem, dem die Geschichte der Theologie in diesem
Jahrhundert nicht gleichgültig ist, von grossem Interesse sein.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

**Die Kanones der wichtigsten altkirchlichen Concilien nebst den
Apostolischen Kanones.** Herausgegeben von Lic. Dr. FRIEDRICH
LAUCHERT, Professor am altkatholischen theologischen Seminar
in Bonn. (Sammlung ausgewählter kirchen- und dogmengeschicht-
licher Quellschriften, herausgegeben unter Leitung von Prof.
Dr. Krüger. 12. Heft.). Freiburg i. B. und Leipzig 1896. Aka-

¹⁾ Hier wird S. 144 auch der in der Theol. Quartalschrift 1825, S. 611—645,
erschienene Aufsatz: „Etwas über Missionen, namentlich der katholischen Kirche“,
Möhler zugeschrieben, den ich (Intern. theol. Zeitschrift 1894, S. 628 und 655 f.)
für Hirscher in Anspruch genommen hatte, dem er nach handschriftlicher Notiz
in dem in der Tübinger Konvikts-Bibliothek aufbewahrten Exemplar der Quartal-
schrift zugeschrieben wird (nach privater Mitteilung). Aus der Anmerkung
Knöpfers a. a. O. ist nicht ersichtlich, ob er den Aufsatz nur aus inneren
Gründen, oder auf Grund eines äusseren Zeugnisses Möhler beilegt.

*demische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck).
XXX und 228 S. 8°. (Preis M. 3. 50.)*

Die Ausgabe hat den Zweck, die wichtigsten altkirchlichen Kanones in einer handlichen Zusammenstellung allgemeiner zugänglich zu machen. Sie enthält die Kanones der ökumenischen Konzilien, d. h. die des 1.—4. und 7., und dazu die des sogenannten Concilium Quinisextum oder Trullanum von 692, die bestimmt waren, das 5. und 6. ökumenische Konzil, die keine Disziplinarverordnungen erlassen hatten, nach dieser Seite zu ergänzen. Dazu kommen diejenigen weiteren griechischen Konzilien, deren Kanones ein allgemeineres Ansehen in der griechischen Kirche erlangten, von nachfolgenden ökumenischen Konzilien approbiert wurden und neben denen der letzteren einen Bestandteil der kirchenrechtlichen Sammlungen der orthodoxen orientalischen Kirche bilden (Ancyra, Neocæsarea, Antiochia 341, Sardica, Laodicea, Gangra); ferner die ältesten lateinischen (afrikanischen, spanischen, gallischen) Provinzialkonzilien. Ausserdem die sogenannten Apostolischen Kanones. Die Texte sind jeweils auf Grund der besten Ausgaben gegeben; die Anmerkungen zur Textkritik geben Auskunft über die Abweichungen vom gewöhnlichen Text der Konziliensammlungen und verzeichnen die wichtigeren Varianten der verschiedenen Ausgaben. Die Einleitung (S. VII—XXX) handelt über Kanones und Kanonensammlungen im allgemeinen, und über die Kanones der einzelnen Konzilien, wie über die Apostolischen Kanones im besondern und gibt Litteraturangaben über die Konzilien und Konzilienakten im allgemeinen, wie zu den einzelnen Konzilien. Zwei ausführliche Namen- und Sachregister, griechisch und lateinisch, schliessen den Band.

X.

Des Gottesfreundes im Oberland (=Rulmann Merswins) Buch von den zwei Mannen. *Nach der ältesten Strassburger Handschrift herausgegeben von Professor Dr. FRIEDRICH LAUCHERT. Bonn 1896, P. Hansteins Verlag. XI und 94 S. 8°. (Preis M. 2.)*

Die hier neu herausgegebene Schrift ist die wichtigste unter den Schriften mystischen Inhalts, welche Rulmann Merswin, das geistige Haupt der Richtung der sogenannten „Gottes-

freunde“ in Strassburg († 1382), unter dem Namen des von ihm, wie der Herausgeber mit Denifle annimmt, fingierten grossen „Gottesfreundes im Oberland“ herausgegeben hat. Das Büchlein behandelt bei seinem grösseren Umfange die Ideen, die in dem ganzen Kreise der Schriften, die Merswin sonst teils unter dem eigenen Namen, teils unter dem des Gottesfreundes verfasste, in verschiedenen Einkleidungen sich immer wiederholen, mit grösserer Vollständigkeit, als dies in den andern Traktaten der Fall ist, so dass sich dadurch die besondere Ausgabe desselben rechtfertigt. Das „Buch von den zwei Mannen“ lag bis jetzt gedruckt vor in der von Karl Schmidt unter dem Titel: „Nikolaus von Basel“ veröffentlichten Sammlung der „Gottesfreund“-Schriften, dort aber in einem überarbeiteten Text. In der vorliegenden Ausgabe konnte der ursprüngliche Text geboten werden, zu welchem die Varianten von Schmidts Text angemerkt sind. X.

III. English Bibliography.

A Synopsis of the Gospels in Greek *by the Rev. ARTHUR WRIGHT, M. A., Fellow and Tutor of Queen's College, Cambridge. London 1896.*

The title of this work suggests at once comparison with the well known and very useful *Synopsis Evangelica* of Tischendorf, but the two works are really quite different in aim and method. Tischendorf attempted to arrange the Gospels in parallel columns and in chronological order so that the variations in the accounts of the same incidents by the different Evangelists might be studied conveniently. He also contented himself with printing the *Textus Receptus* and adding at the foot of the page the most important variants of the Mss. Mr Wright's object is quite different. His book is in no sense a harmony, but he has so arranged the first three Gospels with small portions of S. John and some fragments from the Acts and Epistles of S. Paul as he thinks will best help to the elucidation of the so-called Synoptic Problem. Some time ago, in

noticing Prof. Sanday's Article on the Gospels in the new edition of the Dictionary of the Bible, I expressed my doubts as to there really being any Synoptic Problem in the sense that is commonly understood, that is that I was very doubtful as to the possibility now of tracing out the various sources of our present narratives. Since then I have seen no cause to change that opinion. The truth is that I do not think the critics allow nearly enough for the varied life of the Church and seem to regard the Evangelists as painfully putting together detached scraps of information that have happened to come into their hands instead of writing accounts of events and sayings which must have been thoroughly familiar to them and to all their fellow Christians. The critics too seem largely unable to appreciate the supernatural and its power in the world. Some of course deny that there is or can be such a thing at all, but Mr Wright is not of the number and stoutly maintains his faith in the divine character of Scripture. Still he is a student who lives apart from the world in his own rooms, and what is natural and obvious to a parish priest seems to be to him quite unintelligible. This state of mind is illustrated by what I can only characterise as the very wonderful results that he mentions in his preface as flowing from the method of study which he recommends. As one reads these statements, one can only wonder whether Mr Wright regards the whole mass of theologians that the Church has produced as either knaves or fools or believes that men who have spent large parts of their lives in the study of the Gospels and the effort to teach them to others have been utterly ignorant of their most obvious contents.

Having made this protest I cannot but add that the book will be very useful to all students of the Gospels. It is a monument of patient labour and careful arrangement, and if the study of it does not lead to the acceptance of any complete theory, or if it even shews that there are insuperable difficulties in the way of accepting any of the theories that have so far been propounded, it will at least suggest many subjects for thought and stimulate the student to further investigations.

I should like to add that six years ago Mr Wright published a very interesting little work on the Composition of the

Four Gospels. This older book will be found a useful companion to the one I am at present noticing.

A. J. C. ALLEN.

Documents illustrative of English Church History, *compiled from original sources* by HENRY GEE, B. D., F. S. A. and WILLIAM JOHN HARDY, F. S. A. 8°. London 1896.

The great revival of interest in the history of the Church is one of the most hopeful signs of the present time. Until quite recently comparatively few people in England knew or cared anything for the subject. The great mass of Englishmen, if they thought on the subject at all, believed that the Church of England began sometime in the sixteenth century, that it was the creation of the State and that the main differences between it and the nonconformist bodies was that on the whole the Church was the more respectable and they were the more spiritual. All this has been lately changed. Englishmen have wakened up to the sense of the glorious heritage that has come down to them in their branch of the Catholic Church and to the duty of learning something of the records of it. They have learned that the Church of England dates not from Henry VIII but from Augustine, that she is in no sense the creature of the State, that she was not set up or endowed by the civil authority. The book before me is one of the best proofs of this revival of interest. Of course we have had many works before containing original documents illustrative of the History of the Church. It is nearly sixty years since the late Mr Cardwell published his collection of documents illustrating the time of the Reformation. We have had in our hands for long the great work of the late Mr Haddan and the present Bishop of Oxford, which contains pretty well all that can be known of the Church in these islands before the Conquest, and there are other books which I need not stay to enumerate. Still this book marks a distinct advance. It contains a selection of documents dating from A. D. 314, when three British Bishops attended the Council of Arles, down to the Act of Settlement in 1700. The Latin and Norman-French Documents have been translated and the English of other documents modernised so that the ordinary fairly educated Englishman can read the

book easily. When we add to this that the book is of a moderate size, that the selection of documents seems on the whole to have been exceedingly well made, that they illustrate most of the important points that naturally arise with regard to the character of the Church, it will be seen that the book is one which is likely to be widely read and to prove very useful.

A great part of the book is necessarily occupied with the records of the Sixteenth Century. The Chief Acts of that time are all printed at full length and many other documents such as Sets of Injunctions, Advertisements and Royal Proclamations are also given. These documents are of course for the most part well known and I need not dwell on their contents. The study of them is I think the best cure for the idea that a new Church of England was brought into being by Henry or his successors. One document I should have liked much to see added. It is the Letters Patent which Henry issued to Archbishop Cranmer in 1541. The thing itself is of but little moment, but the Roman controversy is ever with us, and Father Gasquet, who is at present the leading controversialist on the Roman side, has fastened on the issue of these Letters Patent as the act that constitutes the breach in the corporate life of the Church of England. One can only wonder that a man whose historical knowledge has driven him from every position hitherto taken up on the matter has not been driven further and led to see that there never was any breach of continuity at all. Still it would be interesting to have the document.

A part of the book which is fresher and will probably be read with more interest is that which deals with the centuries before the Reformation and shews something of the relations of the Church of England to the Roman See in the Fifteenth and preceding centuries and sets forth clearly enough the rising feeling of national opposition to the Roman claims. These pretensions reached their climax in the days of John and the deed by which he surrendered his kingdom and agreed to hold it in the future as a fief of Rome is given at length. From that time the spirit of opposition began to shew itself. It is seen clearly enough in the clauses of Magna Charta which refer to the Church and it found its expression in the fullest sense in the Acts of Praemunire and Provisors which mark

the fourteenth century. The persistent way in which the Church is continually spoken of as the Church of England and the firm attitude of opposition to the encroachments of the Papacy that is apparent throughout these documents is very noticeable. One use of the phrase "Church of England" in especial deserves attention. In the "Lollard Conclusions" of 1394 the "Church of England" is actually contrasted with the "Roman Church", thus shewing clearly enough that in the minds of men in those days the two were distinct though united together in the closest bonds of intercommunion.

It is easy to find fault. We have much cause to be thankful to the authors for what they have given us, but I cannot but think that they would have made their book much more useful if they had somewhat extended the part of which I have been speaking. The suppression of the Monasteries is one of the prominent events of the sixteenth century. No one will attempt to defend the way it was done or the use that was made of the spoils, but it is impossible really to understand the forces at work and the causes which made it possible for such a revolution to be worked and to leave such little trace, as it actually did, behind, without some knowledge of what had been done and proposed before Cromwell came on the scene. I should therefore have liked to see in this volume the Act of 1414 by which the Alien Priories were suppressed and their property handed over to the King, the Bull issued by Innocent VIII to Archbishop Morton bidding him visit and reform the Religious Houses in his province which the Bull describes as having fallen into a very bad state, and the Bulls issued by Clement VII to Wolsey authorising him to suppress a large number of Religious Houses and to apply the proceeds to the founding of Colleges. The truth is the part of the Religious Houses was played out. They had had their day, an end of some kind was inevitable and the only question was what that end should be. That it was the one that we know and mourn over, was due to the devil of the piece—Cromwell—and to the cupidity of Henry.

A. J. C. ALLEN.

The thirty-nine Articles of the Church of England explained
with an Introduction by EDGAR C. S. GIBSON, *D. D., Vicar of*
Leeds and sometime Principal of Well Theological College.
Vol. I. 8°. London 1896.

In the last number of the *Revue* I noticed the Introduction to the Articles of the Church of England by Dr Maclear and Mr Williams. I have now before me the first instalment of another work on the same subject. The position of the author gives it a special interest. Dr Gibson was for fifteen years Principal of the Theological College at Wells. In that capacity he had much to do with the training of many of the younger clergy and by his energy and ability he succeeded in raising Wells to a leading position amongst our Colleges. He has now become Vicar of Leeds in succession to the Bishop of Rochester and there is very little doubt that in a comparatively few years he will himself be raised to a place on the Episcopal bench. The book then will necessarily come with a certain authority and it will be read by those who wish to see what the prevailing teaching of the Church of England at present is and what it is likely to be in the immediate future.

Dr Gibson does not give us any statement as to the special aim of his work, but we may take it that it is mainly intended to be a student's book. At the same time it is more than that. It is written on a scale that permits of a good deal of discussion both historical and doctrinal of the various points contained in the Articles. The volume before me which is all that is yet published contains only the Introduction and the explanation of the first eight Articles and it is a good sized octavo of 360 pages. It contains very little that is really matter of controversy. The two points of this kind that do come up are the doctrine of the Double Procession in Article V and the position ascribed to Scripture in Article VI. Dr Gibson's treatment of these points will I think be found to be very satisfactory. On the first he distinguishes the two points that are really quite distinct but which are often confused in the heat of controversy viz. the doctrine itself and the insertion of the *filioque* in the so-called Nicene Creed. On the first he shews clearly enough that there is no material divergence between the East and the West, as the Western formula is to

be understood as teaching that the Spirit proceeds from the Father as the one source of being through the Son and this statement has always been accepted in the East. It is a pity however that on this point he gives no reference to the discussions at the Bonn Conferences and to the conclusions arrived at there. On the other point it is shown that the insertion in the Creed was almost certainly made in all good faith, that is that when the Creed was recited at Toledo with the clause in, the fathers of the Council fully believed that they were reciting the genuine Creed and had no idea that they were making any addition to it.

The position assigned to Scripture by the Church of England is very definitely set forth in Art. VI and Dr Gibson has given a good and clear exposition of the grounds on which that position rests. It is undoubtedly a very fundamental point. The moment it is admitted that there is any article of the faith that is not contained in scripture or may not be proved by it, the door is opened to any amount of development and the addition from generation to generation of any number of new dogmas. One of the strongest points in the teaching of the Church of England is the very definite way in which she draws the line between doctrines of faith and matters of pious opinion. It is the forgetting of this distinction that has constantly led the way to persecutions and schisms.

The Introduction to the book contains a history of the Articles and gives an account of the documents which contributed most to their formation. One section of this History is I think of special interest. It deals with the subject of subscription to the Articles and sets forth clearly the different forms that this subscription has taken and the different classes of people who have been required to make it. The point that I touched on in noticing Dr Maclear's work comes out plainly. The acceptance of the Articles has never been made a condition of lay Communion. The lay man *as such* has never been asked to give his consent to any doctrinal statements except those contained in the Catholic Creeds.

A. J. C. ALLEN.

IV. Griechische Bibliographie.

Ἀπάντησις εἰς τὴν ἐγκύκλιον ἐπιστολὴν Λέοντος ΙΓ' Πάπα Ῥώμης
περὶ ἐνώσεως τῆς Ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας μετὰ τῆς δυτικῆς ὑπὸ
Ἀρχιμανδρίτου Γρηγορίου Ζιγαβηροῦ, Καθηγητοῦ τῆς Θεολογίας καὶ
Προϊσταμένου τῆς ἐν Μασσαλίᾳ Ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας. Ἐν Μασσαλίᾳ,
1894—1896. *Imprimerie Barthelet & Cie., rue Venture, 19.*
191 S. 8°. (*Preis Fr. 2. —.*)

Diese mit gründlicher exegetischer und historischer Gelehrsamkeit abgefasste Antwort auf die Encyclica Praeclara vom 20. Juni 1894 war zuerst stückweise seit 1894 in der von dem Verfasser in Marseille herausgegebenen griechischen religiösen Monatsschrift „Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν ἁγίων Γραφῶν“ erschienen, während sie jetzt in separater Ausgabe als Buch vorliegt.

Gegenüber der Aufforderung, die Orientalen sollen dahin zurückkehren, von wo sie sich entfernt haben, wird betont, dass nicht der orthodoxe Orient, sondern das Papsttum sich von der katholischen Einheit und von dem Standpunkt der alten katholischen Kirche vor der Spaltung entfernt habe. Wenn aber die Aufforderung überhaupt nur den Sinn hat, die Orientalen sollen unter den Jurisdiktionsprimat des römischen Papstes zurückkehren, so ist sie auch in diesem Sinne unzutreffend, da die Kirchen des Orients demselben überhaupt niemals unterstanden, so sehr sie bereit wären, dem zum alten katholischen Glauben zurückkehrenden Papste den Ehrenprimat im altkirchlichen Sinne wieder zuzuerkennen. Da der Papst selbst die Anerkennung oder Nichtanerkennung des päpstlichen Jurisdiktionsprimats als den hauptsächlichsten und eigentlich allein wesentlichen Unterschied erklärt und die Orientalen auf ihr eigenes kirchliches Altertum hinweist, von dem sie sich belehren lassen sollen¹⁾, so stellt sich die Antwort als hauptsächlichste Aufgabe, deren Lösung den weitaus grössten Teil der Schrift ausfüllt, den römischen Primat nach seiner Begründung in der heiligen Schrift und altkirchlichen Tradition zu prüfen. Es

¹⁾ Praecipuum discriminis caput, de Romani Pontificis primatu. Verum respiciant ad initia, videant quid maiores senserint sui, quid proxima originibus aetas tradiderit. Inde enimvero illud Christi divinum testimonium: Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam, luculenter exstat de Romanis Pontificibus comprobatum.

werden demgemäss die Bibelstellen, Väterstellen und Konzilienaussprüche, auf welche der Primat des Papstes in seinem mittelalterlichen und modernen Sinn gestützt werden soll, einer sorgfältigen und eingehenden Untersuchung unterzogen. Das Resultat aber ist ein negatives, da überall in der heiligen Schrift wie in der echten katholischen Tradition kein Wort zu finden ist, das bei richtiger und unbefangener Erklärung die Meinung des Papstes bestätigte (S. 147). Der römische Jurisdiktionsprimat hat seine wahre Stütze vielmehr in bekannten Fälschungen (S. 147 ff).

Die Geschichte des christlichen Orients lehrt aber auch, dass derselbe niemals der Jurisdiktion des römischen Papstes unterworfen war, und doch ist anscheinend seine Unterwerfung unter dieselbe jetzt das einzige, was der Papst von den Orientalen verlangt. Es ist charakteristisch für den Papst, wenn er erklärt, die Einheit im Dogma und in der brüderlichen Liebe sei nicht die wahre und vollkommene Einheit, die vielmehr nur in der Vereinigung mit der römischen Kirche bestehe¹⁾. Man darf hier nur, sagt der Verfasser, statt „Vereinigung“ sagen: „Unterwerfung“, vollkommene, rückhaltlose Unterwerfung, um den wahren Sinn der päpstlichen „Wiedervereinigung“ richtig zu verstehen.

Was eine solche Unterwerfung aber für die Orientalen noch weiter für Folgen hätte, für den Glauben derselben, das wird S. 175 ff. noch durch kurze Anführung der Lehrdifferenzen gezeigt, über welche der Papst stillschweigend hinweggeht. — Der Papst, so schliesst die Schrift, wird mit der Proselytenmacherei im Orient nicht aufhören; „wir aber wollen wachsam bleiben, und das heilige Erbe der Väter unversehrt bewahren, den orthodoxen Glauben, in dem verharrend sie das Heil fanden und wir es finden. ‚Halte fest, was du hast, spricht der Herr, damit dir niemand deine Krone nehme‘ (Apok. 3, 11). Wir wollen zu Gott und unserm Herrn Jesus Christus beten, dass er den Bischöfen von Rom seine göttliche Gnade verleihe, so

¹⁾ . . . reconciliationem coniunctionemque cum ecclesia Romana suademus: coniunctionem intelligimus plenam ac perfectam: talis enim esse nullo modo potest ea, quae nihil amplius inducat, quam certam aliquam dogmatum credendorum concordiam fraternaeque caritatis commutationem. Vera coniunctio inter Christianos est, quam auctor Ecclesiae Jesus Christus instituit voluitque, in fidei et regiminis unitate consistens.

dass sie die Neuerungen und ihre Selbstüberhebung verlassen und die evangelische Liebe und den orthodoxen Glauben in ihr Herz aufnehmen und so dahin zurückkehren, von wo sie abgefallen sind, und dass so eine Herde werde unter dem einen Hirten, ‚dem Hirten und Bischof unserer Seelen‘ (1 Petr. 1, 25), unserm Herrn Jesus Christus. Amen.“

Die Schrift des gelehrten Archimandriten sei unsern Lesern aufs Beste empfohlen. F. L.

V. Russische Bibliographie.

Descartes und seine Philosophie. *Zum 300 jährigen Jubiläum seiner Geburt.* Von W. SEREBRENİKOW, (Docent der Psychologie an der Geistlichen Akademie in St. Petersburg). (Russisch). (Christliche Lektüre, März-April-Heft 1896, S. 455—481.)

Eine sehr interessante, auf genauer Kenntnis der Werke des Descartes beruhende Abhandlung. Wenn aus Veranlassung des 300 jährigen Geburtstages die ganze gebildete Welt das Gedächtnis dieses „Vaters der neueren Philosophie“ feierte, so „würde es unverzeihlich sein, wenn nicht auch die Theologen desselben dankbar gedächten“, da Descartes der christlichen Apologetik unzweifelhafte Dienste geleistet hat. In diesem Sinne wird in der vorliegenden Abhandlung der allgemeine Charakter der Cartesischen Philosophie, und im besondern seine Lehre über die Welt, die Tiere und den Menschen dargestellt.

Eine ausführliche Darstellung der Psychologie des Cartesius hatte der Verfasser schon in seinem vortrefflichen Buch über Locke gegeben, das ich im letzten Hefte dieser Zeitschrift angezeigt habe.

Bei dieser Gelegenheit sei auch auf die interessante Abhandlung des Verfassers: „Psychophysische Untersuchungen und ihre Bedeutung für die Psychologie“ (Christliche Lektüre 1895) hingewiesen. F. L.

VI. Serbische Bibliographie.

Der Bote der serbischen Kirche. (*Wesnik srpske Crkve.*) Die Zeitschrift der Gesellschaft der serbischen Geistlichkeit zu Belgrad. — 7. Jahrgang.

Diese aus der Gesellschaft der serbischen Geistlichkeit zu Belgrad hervorgegangene vortreffliche Zeitschrift konnte am Ende des Jahres 1895 ein grosses Verzeichnis ihrer gelehrten theologisch-historischen Artikel geben, welche in den 12 Heften des vergangenen Jahres gedruckt sind, und welche die unermüdliche Energie ihrer Leiter und ihrer Mitarbeiter beweisen.

Dieselbe hat während der Zeit ihres Bestehens immer mehr eine erste angesehene Stellung unter den anderen serbischen Zeitschriften eingenommen und erfreut sich auch heute mit Recht desselben Ansehens durch den Reichtum und wissenschaftlichen Wert ihres Inhaltes.

Daher würde es mich freuen, wenn ich einige vorzügliche Artikel der letzten Jahre den hochgelehrten Lesern der hochgeschätzten altkatholischen Zeitschrift: „Revue intern. de Théologie“, bekannt machen dürfte, weil sie lesenswert sind.

Unter allen Artikeln (Jahrg. 1895, I.—XII., und 1896, I.—III. Heft) verdienen besonders folgende Erwähnung: „Die Epistel des ökumenischen Patriarchen Herrn Anthimos VII. und Antwort des Metropoliten von Serbien Herrn Michael“, VI. Heft, S. 505, 1895. — „Rundschreiben des ökumenischen Patriarchen als Antwort auf die Encyklika des Papstes Leo XIII. über die Wiedervereinigung der Kirchen“, 1895, H. XI, S. 989. — „Über die christliche Moral“, 1896, H. I, S. 4, von Archimandrit Firmilian, Rektor der theol. Fakultät — eine sehr vortreffliche und interessante akademische Rede. — „Akt und Form kirchlicher Degradation“, 1895, H. IV, S. 509, und „Filioque als Antwort der katholischen Leser auf den Artikel ‚Filioque und Orthodoxie‘“, 1896, H. III—IV, S. 182 — beide Artikel von Prof. St. M. Weselinovitz. Letzere Arbeit ist sehr interessant und wissenschaftlich, und auch wegen ihrer Charakteristik wert, in die deutsche und französische Sprache übersetzt zu werden. — „Der Papst und seine Beschützer aus Konstantinopel“, 1895, H. XII, S. 1138, und „Über die religiös-moralische Erziehung in der Schule“, 1895, H. I, S. 1, von

Prof. Petar Protitz. Beide Arbeiten sind sehr vortrefflich und interessant. — „Die Rolle serbischer Herrscher im Streit der römischen Päpste mit der Orthodoxie vom IX.—XV. Jahrhundert“, 1896, H. I—III, S. 19, 199, und „Die Beziehungen des Königs Milutin von Serbien zum römischen Papsttum“, 1895, H. I, S. 43, von Docent D. Popovitz. Erste Arbeit trefflich. — „Die Jesuiten“, 1895, H. II, S. 164, und „Der Charakter der liturgischen Arbeiten des heiligen Sophronios von Jerusalem und Germanos von Konstantinopel und ihre Bedeutung für die Geschichte der Liturgie“, 1895, H. I, S. 58, vom Redaktor. — „Grigorie Zamblak, Metropolit von Kiew in Russland“, 1895, H. II, S. 159, von P. Sreckovitz, Staatsrat. — „Kritische Studie über den Materialismus“, 1895, H. XI, S. 1027, von J. Wasitz. — „Erinnerung an das Grab unserer Vorahnen“, 1895, H. XII, S. 1089, von M. Petrovitz, Pfarrer von Belgrad. Eine sehr gemüthvolle Arbeit. — „Das Geheimnis eines Verfechters der Wiedervereinigung der Kirche“, 1895, H. X, S. 924, von P. Milvievit, Diakon. — „Aus der pastoralen Funktion und Umgang und Gebieten des kirchlich-religiösen Lebens“, 1896, H. I—II, S. 35, etc. Eine gute und praktische Arbeit. — „Ohne Glaube keine Moral“, 1895, H. X, S. 916. — „Über die Abstammung der Menschen, oder: Ist man gewiss, dass der Mensch von den Affen abstammt?“ und: „Ist es wahr, dass die Wissenschaft mit der christlichen Religion unvereinbar ist?“ 1896, H. I, S. 62, von Docent S. Andjelkovitz. — „Kurze Begründungen des Glaubensverhältnisses“, 1896, H. I—III, von Diakon W. Zivkovitz. — „Was kann ein gutes Wort eines guten und moralischen Pfarrers thun?“ 1896, H. III, S. 93, von M. Eine sehr vortreffliche Arbeit und ein wahrhaftes Ereignis. — „Der Sonntag, religiös-moralische Studie“, 1895, H. III, S. 231, von dem serbischen grossen Litterator Jan. Weselinovitz. — „Die Religion und Wissenschaft“, etc.

Nebst den genannten Artikeln sind noch viele andere gute Artikel in der Zeitschrift enthalten, besonders gute und sehr vortreffliche Pastoralbriefe und Kirchenpredigten.

Schliesslich kann ich noch bemerken, dass diese Zeitschrift durch ihre vortreffliche Leitung und ihren wissenschaftlichen Wert besondere Aufmerksamkeit und Empfehlung verdient.

Lic. R. N. E.

VII. Librairie.

- H. J. BESTMANN: Entwicklungsgeschichte des Reiches Gottes unter dem A. und N. Bunde, an der Hand einer Analyse der Quellen: I. Das A. T.; Berlin, Wiegandt & Grieben, 1896, 8 Mk. 50 Pf. — *Inhalt*: I. Das religiöse Lebensideal; II. Das praktische Lebensideal in Altisrael; III. Das Gemeinschaftsideal in Altisrael; IV. Das Gesamtleben Altisraels unter dem Einfluss des Gesetzes; V. Die Überlieferung der Geschichte in Altisrael; VI. Die Aufgabe Neuisraels.
- V. ERMONI: De Leontio Byzantino et de ejus doctrina christologica; Paris, A. Picard, 1895.
- T. E. EVANGELIDES: Gennade le Scholaire (en grec); Athènes, 1896; in-18, 116 p.
- J. T. F. FARQUHAR, M. A.: Clement of Rome and the Ministry, together with an Excursus on the Date of his Letter; Edinburgh, St. Giles Printing Co.
- LUCIEN GAUTIER: Au delà du Jourdain; Genève, Eggimann, in-19, 2^e édit., 1896. — Description d'un voyage de Jericho à Salt, à Djérach et à Ammân. Djérach est l'ancienne Gêrasa, de la Décapole de Palestine, dans la demi-tribu orientale de Manassé. Ammân est l'ancienne capitale des Ammonites (Rabbath-Ammon, puis Philadelphie sous Ptolémée II Philadelphie). Les ruines de ces deux villes sont très belles. L'auteur a illustré son récit par de nombreuses et intéressantes gravures.
- E. GEBHART: L'Italie mystique, histoire de la Renaissance religieuse au moyen âge, 2^e édit., 1 vol., frs. 3. 50; — Moines et Papes, essais de psychologie historique, 1 vol., frs. 3. 50; Paris, Hachette. — Dans la prochaine livraison, nous étudierons ces deux intéressants volumes.
- G. GODET: Les souffrances de l'Arménie; Neuchâtel, Attinger, 2^e édit., broch. 64 p.
- A. HAUCK: Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche, III. Auflage; Leipzig, Hinrichs (180 Lieferungen zu je 1 Mk.)

- H. HOLTZMANN: Theologischer Jahresbericht, XIV. Band, 1894, Register von Plöthner; XV. Band, 1895, I. Abteilung: Exegese von Siegfried und Holtzmann; Braunschweig, 1896, Schwetschke, Einzelpreis 6 Mk.
- A. LAPOTRE: L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne; 1^{re} partie: Le pape Jean VIII (872—882); Paris, A. Picard, 1895, frs. 7. 50.
- KARL MARTI: Kurzgefasste Grammatik der Biblisch-Aramäischen Sprache; Litteratur, Paradigmen, kritisch berichtigte Texte und Glossar; Berlin, Reuther und Reichard (wissenschaftlich und praktisch).
- LE P. PIERLING: La Russie et le Saint-Siège, études diplomatiques; Paris, Plon, 1 vol. in-8^o.
- F. PILLON: L'année philosophique, 1895 (VI^e année); Paris, F. Alcan, 1 vol. in-8^o, 5 frs. — Etudes de M. Renouvier sur «Doute ou Croyance»; de M. Dauriac sur la philosophie de la contingence; de M. Pillon, sur l'évolution de l'idéalisme au XVIII^e siècle, l'idéalisme de Lanion et le scepticisme de Bayle. Suivent des comptes rendus de 101 ouvrages, par M. Pillon, dont le point de vue personnel est bien connu.
- P. THUREAU-DANGIN: St-Bernardin de Sienne; Paris, Plon, in-18, 1896, frs. 3. 50.
-